

# LE FIGARO

« Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur » Beaumarchais

VENDREDI 30 SEPTEMBRE 2005

(N° 19 022)

PRIX 1 € (6,56 F)

www.lefigaro.fr

THÉÂTRE « MABOU MINES DOLLHOUSE » d'après Henrik Ibsen à la Colline

## Sous l'emprise des signes

La critique d'Armelle Hélot

**M**ABOU MINES. Un nom légendaire pour qui aime le théâtre. Groupe expérimental américain, collectif dont Leo Breuer qui signe aujourd'hui la mise en scène troublante de cette version très particulière de *Maison de poupée* d'Henrik Ibsen, est l'un des cofondateurs. C'était à l'orée des années 70. Spectacles inoubliables de sensibilité et d'intelligence, avec une ironie qui toujours soulevait les représentations. Textes de Leo Breuer lui-même, et de Beckett, souvent.

Que devenaient-ils, les Mabou Mines ? On savait qu'après le répertoire contemporain, le chef de troupe s'était tourné vers les classiques et Lille 2004 avait renoué avec eux par le truchement de Didier Fusillier. Le Festival d'automne les invite et voilà *Mabou Mines Dollhouse*, production sur laquelle nous pourrions écrire un livre et il n'épuiserait pas les mouvements contradictoires que mettent en œuvre avec une éblouissante malice Leo Breuer et son équipe.

Ils ont donc choisi l'une des œuvres majeures de la littérature dramatique, *Maison de poupée* (1879) de l'écrivain norvégien Henrik Ibsen, pièce qui traite d'une rupture - un départ pour jamais -, pièce de rupture qui marque les temps modernes de l'écriture au théâtre.

On conçoit que, sur un tel sujet, l'active lucidité de Leo Breuer puisse s'exercer avec cruauté. Egrenons quelques décisions : le lieu se métamorphose du chapiteau de cirque à la grande salle d'opéra en passant par une maison de poupée qui est à la fois un cadeau aux enfants pour Noël et la vraie maison de Torvald et de Nora. Dans ces espaces, des acteurs lilliputiens incarnent les hommes, le pouvoir. On ira ensuite jusqu'aux marionnettes.

Les femmes sont donc contraintes à des exercices physiques étranges, littéralement elles doivent plier et en pronant un ton d'enfant alors même que les magnifiques comédiennes n'ont plus vraiment l'âge des rôles. Mais cela aussi, Breuer le veut comme il veut le malaise, les rires parfois à côté, et l'éclatement, la dislocation du « chef-d'œuvre » qu'est *Nora* soumis ici à des traitements qui le font exploser sans amoindrir sa puissance.

Fascinant travail, radical. On peut comprendre qu'une partie des spectateurs le rejette. On pourrait en discuter sans fin. Si on accepte le projet, on est subjugué par l'engagement des interprètes : Maude Mitchell, époustouflante Nora, Honora Fergusson, épatante Kristine, les hommes, sensibles et si expressifs, Mark Pivonelli, Kristopher Medina, Ricardo Gil, Hélène, la gouvernante, Margaret Lancaster - personnage-symptôme, ici - et les enfants. A la fin, sur son cheval de bois, la petite fille reprend le fil maternel, un sabre à la main. Ah ! Oui, il y aurait tant à dire. L'onirisme, la musique, les légendes norvégiennes, les cauchemars, le bruit, le brouillage continu des images et des sons, tout concourt à la réactivation des questions de *Nora*. Certains diront que ce spectacle n'est que désordre aléatoire. Or, tout ici, le moindre geste, le moindre déplacement, chaque intonation, tout est décidé précisément par Leo Breuer et tout nourrit le sens. C'est une *Nora* pour notre temps.

Théâtre de la Colline : 20 h 30 jusqu'à samedi, en matinée samedi à 15 h 30 et dimanche (dernière) à 15 heures. Dans le cadre du Festival d'automne. En langue anglaise (Etats-Unis) très bien articulée avec surtitres officieuses.

Tél. : 01.44.62.52.52.

Au TNP de Villeurbanne, du 5 au 9 octobre.

Au TNS de Strasbourg, du 11 au 22 octobre.

## LE FIGARO

September 30, 2005

Under the influence of signs

By d'Armelle Heliot

Mabou Mines. A legendary name for those who love theater. An American theater collective of which Lee Breuer, who today offers a troubling and very peculiar production of *Doll's House* by Henrik Ibsen, is one of the co-founders. That was in the early seventies – the shows were unforgettable with sensibility and intelligence, with an irony which always underlies the presentations. Texts by Lee Breuer himself, and of Beckett, often.

What had Mabou Mines been up to? One knows that after the contemporary repertoire, the head of the troupe has turned to the classics and Lille 2004 has renewed with them through the intervention of Didier Fusillier. The Festival d'automne extended an invitation and voila Mabou Mines DollHouse, a production about which we could write a book and it would not exhaust the contradictory movements put in the work with a dazzling mischievousness by Lee Breuer and his company.

They have chosen one of the major works of dramatic literature, *Doll's House* (1879) by the Norwegian writer Henrik Ibsen, a work which deals with a breakup – a permanent departure – a play about a rupture which marks the beginning of modern theatrical writing.

One might think that, on such a subject, the active imagination of Lee Breuer could exercise cruelty. Let's look at several decisions: the place is metamorphosed from a circus tent to a grand opera house to a doll's house which is itself a Christmas gift to the children and the true house of Torvald and Nora. In these spaces, Lilliputian actors play the men, the power. These will even be puppets. The women are under constraints and perform strange physical exercises, literally they must bend in half and take on a childish tone and these magnificent actresses are beyond the age of the roles. But, Breuer intends that just as he intends to disturb, with occasional laughter and the dislocation of Nora the "chef d'oeuvre", treated here in a way that makes it explode without diminishing its power.

Fascinating work, radical. One understands why some of the audience might reject it. One could discuss this forever. If one accepts the premise, one is subjugated by the engagement of interpretations: Maude Mitchell, a mind-boggling Nora, Honora Fergusson, an amazing Kristine, the men, sensitive and so expressive, Mark Povinelli, Kristopher Medina, Ricardo Gil, Helene, the governess, Margaret Lancaster – a symptomatic character, – and the children. At the end, on her hobby horse, the daughter represents the maternal woman, a saber in her hand. Ah! Yes, enough said. The dreams, the music, the Norwegian legends, the nightmares, the sounds, the continual jamming of images and sounds, all come back to the questions of Nora. Some will say that this show is nothing but random disorder. But, everything here, the least gesture, the least movement, every intonation, are decided with precision by Lee Breuer and all feed the meaning of the play. It is a *Nora* for our times.